Document généré le 14 juil. 2025 00:26

XYZ. La revue de la nouvelle

Miroir de poche

Kari Guillemette

Numéro 144, hiver 2020

Dépression : nouvelles du fond du baril

URI : https://id.erudit.org/iderudit/94276ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Guillemette, K. (2020). Miroir de poche. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (144), 35–39.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Miroir de poche

Kari Guillemette

Tes bras tremblent lorsque tu soulèves le miroir de poche. On t'a prévenue que ce geste serait difficile. Tu sais ce qui t'attend. Mais, ce soir, tu notes un changement dans ton mouvement : de l'assurance sans doute, du courage, peut-être.

Tu ouvres lentement le couvercle métallique. Tu y es presque. Il faut seulement te regarder. Un léger coup d'œil suffirait. Ta psy serait fière de toi, tu n'es encore jamais allée aussi loin dans ton élan.

Tu refermes le couvercle.

•

Ton fils dort dans la chambre d'à côté. Tu peux l'entendre respirer. En suivant le rythme de sa respiration, tu imagines son petit torse s'élever et se rabattre. En l'écoutant, tu sens ta propre cage thoracique qui se serre comme dans un étau. Ton pouls s'accélère. Une chaleur parcourt ton corps et monte rapidement à ta tête. De petits points blancs voilent aussitôt ta vision. Tu fermes les yeux. Tu ne peux quitter la pièce. Pas encore. Les techniques qu'on t'a données ne fonctionnent pas toujours. Ta respiration n'est jamais suffisamment profonde. Ton expiration jamais assez longue. La méditation est trop calme pour tes idées sombres. Ta psy t'a dit : « Accroche-toi visuellement à un objet, ça va te ramener, te détendre, te rassurer. » Tu le sais, ça dépend toujours du plus fort : la raison ou les émotions.

•

Tes yeux et ton cœur sont aussi gris que les murs de ta chambre. Une reproduction encadrée de la lithographie d'*Alice au pays des merveilles* de Dalí camoufle les nombreuses cicatrices sur les murs. Couchée sur ton lit, tu

fais claquer tes ongles mi-longs, mi-rongés sur la vitre du miroir.

Tu entends des chuchotements dans la chambre d'à côté. Ton fils se réveille. Il semble t'appeler. Tu ne réponds rien. Tu tiens fermement le miroir de poche dans ta main. Puis, les murmures passent aux cris. Tu ne bouges pas. Ton corps est tellement lourd, comme cimenté dans le matelas. Tu refermes les yeux. Tu espères que l'abaissement de tes paupières fasse taire les cris de l'enfant de cinq ans. Ta fille, ta grande adolescente pleine de vie et de joie, monte l'escalier en courant. Tu entends son sourire dans chacun de ses pas. Tu voudrais tant lui ressembler. Toi, tu ne peux plus sourire depuis longtemps. La légèreté qui avait séduit ton amoureux s'est dissipée derrière tes cernes, tes exigences de performance, tes horaires de travail, tes exigences de performance, tes insomnies, tes exigences de performance. Ton regard est devenu insoutenable, pesant. Tu ne sais plus quand la désinvolture a fait place à la lourdeur, mais tu te souviens des premiers maux de ta métamorphose : des muscles crispés, une mâchoire serrée, un estomac noué. Ils ne t'ont plus quittée.

•

Tu entends la porte de la chambre d'à côté se rabattre doucement. Puis, le silence. Ta fille s'est sûrement étendue dans le lit près de son petit frère. Toi, tu tentes un coup d'œil sur la glace, mais refais aussitôt claquer son couvercle.

Tu t'accroches à la lithographie de Dalí. L'ombre d'Alice semble valser avec le vent. Tu voudrais tellement t'élever avec elle. Disparaître derrière la montagne sous les pieds du personnage. Tu prends une grande inspiration. L'air frais te soulève. Tu sens presque le froid délicat sur tes joues. C'est bon. Doux. Tu salues l'étrange cycliste tout en bas, en fusain. Il ne te rend pas ton signe de la main.

Tu chutes.

Ton regard s'affole. Il cherche un autre point d'ancrage : une poignée de porte, une photo de famille, une pantoufle.

Il se fixe sur la sansevière dans le coin de ta chambre. Les feuilles bien droites et à peine jaunies de la plante semblent encore vigoureuses. Contrairement à toi. Tu te souviens de l'avoir achetée parce que la vendeuse de la serre Jardin ultime t'avait convaincue. C'était une plante pas tuable, qu'elle disait. Tu ne sais plus quand tu l'as arrosée pour la dernière fois. Tu soupçonnes ton amoureux de le faire pour toi. Tu ouvres le miroir et t'amuses à refléter la lumière de ta lampe de chevet sur l'ombre de la sansevière. Tu répètes le jeu. Encore. Et encore. Tu te perds dans tes pensées.

Tu te remémores la fin de ton adolescence et ton sentiment de tristesse. La fois où tu n'as pas dormi pendant cinq jours. La mort paraissait si proche. Une peine d'amour trop forte pour ce que tu étais à ce moment. Tu te rappelles le bout bleuté de tes ongles, tes joues blanches et creuses. Ton souffle en accéléré dans tes tempes. Chaque fois que ton corps était sur le point de s'engouffrer dans le sommeil, tu chutais. Comme dans un trou qui aspire dans un autre monde. Un monde terne, ennuyeux et flou où tu entendais le tic-tac d'une montre. Tu semblais en retard sur ta propre vie. Des jours perdus. Tu devais revenir dans la réalité.

Tu as rencontré une psy. Elle te disait : « Regarde-toi dans la glace. Qu'est-ce que tu vois ? »

Ton reflet déformé par un contour sombre.

•

Pendant un temps, tu as semblé aller mieux. Tu riais presque. Certains jours, des vagues de chaleur te submergeaient encore.

Tout au long de tes études universitaires, tu t'es demandé pourquoi tu tremblais devant le monde. On te disait pourtant que tout était ouvert. Que c'était la plus belle période de ta vie. Tu as essayé de lever la tête en te disant : « Ça va, ça va. » Mais non, ça n'allait pas. Tu te retrouvais aux toilettes, assise sur le siège, la tête entre les mains à pleurer sans savoir pourquoi. Et cette maudite sensation qui restait

là, entre le ventre et le cœur, comme un cul-de-sac. Tu te sentais toujours nauséeuse comme si tu avais avalé une baie de belladone. Une brûlure qui disparaissait parfois. Mais qui revenait plus forte.

À la fin de ta maîtrise, tu as rencontré celui qui allait devenir le père de tes enfants. Grâce à cette relation saine et authentique, tu as pu te recroqueviller contre un corps doux et fort. Te blottir au creux d'un amour durable. Tu étais légère et soyeuse. Il te rendait plus forte. Solide, même.

Puis, on t'a embauchée comme professeure. Tu te trouvais tellement chanceuse de travailler dans un domaine qui te passionnait depuis l'enfance. Une fébrilité constante t'habitait, t'emplissait de bonheur. Tu voulais prouver ta compétence. Ta rigueur se dégageait des pores de ta peau. On la respirait partout où tu marchais. Mais le doute, plus fort, t'envahissait. Il ne fallait surtout pas montrer les failles devant tes collègues, la classe. Tes cours n'étaient jamais assez prêts, jamais assez bons. C'était une course contre la montre. Tu lisais, cherchais, étudiais. Les soirs et les fins de semaine. Tu vivais dans ton bureau. Tu mangeais en corrigeant ou en relisant tes notes. Tu acceptais les tâches multiples, les comités syndicaux, les perfectionnements. Épuisée.

•

Un hiver, tu as accouché de ta fille.

Huit ans plus tard, tu as mis au monde un garçon. C'était l'été.

Des feux d'artifice vivants.

•

Toi, tu t'éteignais chaque jour davantage.

•

Ta chambre est devenue le terrier du lapin. Ton pays de la honte. La méchante Dame de cœur t'agrippe bien fort dans ton cauchemar. Résiste.

•

Tu voudrais tant traverser le grand miroir derrière ta commode.

Tu cherches Alice des yeux. Elle s'envole, silencieuse, au-dessus de la montagne gelée. Le cycliste fait grincer la chaîne de son tricycle. Il t'envoie la main.

La sansevière semble rejoindre Alice vers le sommet de la montagne.

Et tes doigts se desserrent autour du miroir de poche.

•

Tu entends le doux sifflement de la respiration de ta fille, maintenant endormie. Il faudrait que tu te lèves pour programmer le cadran. Elle a de l'école demain.

Ton fils bouge sous ses draps. Tu le vois dans ta tête.

La porte du garage vibre sous ton corps. Ton amoureux vient de rentrer.

Tu tires la chaînette de ta lampe de chevet et l'ombre de la sansevière disparaît. Alice aussi.

Tu prends fermement le miroir de poche. Ton bras ne tremble plus. Ton geste est précis. Tu ouvres le couvercle et te regardes dans la glace.

Chacune de tes illusions s'éloigne de l'opacité. Tu y vois plus clair.

•

La porte de ta chambre s'ouvre tranquillement et un léger filet de lumière éclaire la pièce.

Tu déposes un pied sur le sol. Tout le reste de ton corps suit.